

Le Front ouvrier Les travailleurs italiens à l'avant-garde de la révolution

Organe clandestin des ouvriers de la région nantaise. N° 2, août 1943.

Voici bientôt trois semaines que les travailleurs italiens ont chassé leur grotesque bourreau Mussolini, pour beaucoup ce réveil des masses italiennes a été inattendu. Il était devenu courant de considérer les ouvriers d'Italie comme des fascistes, comme des « sales macaronis ». La réalité historique vient de prouver qu'il n'en est rien.

Les prolétaires de Turin, et de Milan ont renoué les traditions de 1920 et 1921 alors qu'ils occupaient les usines et les faisaient marcher à leur profit. Abandonnés par leurs chefs, écrasés par le fascisme, ils furent pendant vingt et un ans réduits à l'esclavage le plus abject. Puis ce fut la guerre voulue par les banquiers. Les travailleurs d'Italie furent envoyés à la boucherie comme du bétail. Mais Mussolini et ses patrons, les capitalistes de Rome, avaient trop compté sur l'aviissement du Peuple italien.

Les soldats italiens se battaient mal parce qu'ils n'avaient pas envie de se faire tuer pour engraisser les banquiers de Gênes, et les propriétaires fonciers du Piémont. Bientôt ils « votèrent au pied levé » pour la paix en fuyant les champs de bataille en Grèce, en Afrique, en Sicile. Mussolini aidé des SS, qui avaient occupé l'Italie, voulut les forcer à continuer la guerre.

La guerre devint un enfer, des milliers de tonnes de bombes écrasèrent vieillards, femmes, enfants, pendant que les capitalistes à l'abri dans leurs abris bétonnés continuent à empocher de formidables bénéfices de guerre. Le pape hier camouflé dans... un souterrain invita les Italiens à prier pour la paix : « Pourvu qu'ils ne se révoltent pas » pensait l'odieux charlatan. Eh bien ils se sont révoltés ! Les grèves ont éclaté partout. Les troupes se sont mutinées, les manifestations pour la paix se sont multipliées. Un nombre écrasant de fascistes ont quitté le parti. Ceux qui restèrent durent enlever leur chemise noire pour ne pas être écharpés. Mussolini n'avait plus de parti, il ne pouvait plus écraser les travailleurs.

Effrayés par l'ampleur du mouvement populaire, craignant pour leur coffre-fort, les banquiers ont renvoyé Mussolini comme on jette un outil usagé. Ils ont cherché un nouveau larbin. Ils n'ont trouvé qu'une vieille baderne : le maréchal Badoglio.